

Vittorio Frigerio

Artiaga, Loïc. *Des torrents de papier. Catholicisme et lectures populaires au XIXe siècle*. Préface de Jean-Yves Mollier. Limoges : PULIM, 2007. 193 p. ISBN : 978-2-84287-441-4

Taxé d'immoralité, considéré comme le réceptacle honteux des pulsions les plus détestables, le roman – et le roman-feuilleton en particulier – a fait l'objet au XIXe siècle des anathèmes de la critique conservatrice tout comme de celle progressiste. Mais si de nombreuses études ont déjà aidé à mettre en lumière la présence dans les créations romanesques de l'époque d'orientations politiques de « gauche », allant du socialisme paternaliste de Sue aux feuilletons communisants ou anarchisants de Zévaco et de nombreux autres forçats de la plume, bien moins nombreuses sont les recherches portant sur la galaxie pourtant vaste des fictions catholiques et réactionnaires. Le livre d'Artiaga vient donc combler un vide, en explorant la politique éditoriale de l'Eglise catholique en France, en Belgique et au Québec, en montrant les rapports difficiles qu'elle entretient avec la naissante culture de masse et en présentant un portrait complet des contenus et des modes de lecture des « bons » romans diffusés par les bibliothèques paroissiales.

L'intérêt que l'Eglise finit par prendre pour le roman semble uniquement la conséquence d'un constat préoccupé. L'alphabétisation progressive de la société fait en effet – assure une « Instruction pastorale sur les mauvais livres » signée par des évêques belges en 1843 – que « le nombre des lecteurs est relativement beaucoup plus grand ; les livres qu'on leur distribue sont incomparablement plus mauvais et la circulation qu'on en établit, est infiniment plus active » (23). Ce n'est donc en quelque sorte que contrainte et forcée que l'Eglise décide de stimuler la publication et la diffusion dans les milieux populaires d'ouvrages moralisateurs, prêtés gratuitement à travers le réseau des bibliothèques paroissiales (l'Oeuvre des bons livres), ou mis en vente à des prix défiant toute concurrence. Et encore, cette décision, visiblement soufferte, survient uniquement une fois qu'il apparaît clairement que l'habitude populaire de la lecture ne peut plus être efficacement enrayée par les condamnations de l'Index, qui touchent pratiquement tous les grands auteurs du temps sans influencer la diffusion et l'appréciation de leurs oeuvres. Artiaga offre d'ailleurs à ce sujet une discussion intéressante et éclairante des jugements portés par les clercs de l'Index sur des auteurs tels Balzac, Dumas ou Sue, et de l'« indécatesse intellectuelle, [du] manque d'objectivité, [de l']aveuglement ou [de l']incompréhension » (49) qui caractérisent leurs lectures.

Ne pouvant plus simplement interdire les livres qu'elle considère mauvais ou forcer leur destruction, l'Eglise choisit de se protéger de l' « agression » (31) de la naissante culture médiatique en choisissant, de façon napoléonienne, l'attaque de préférence à la défense. Aux centres de diffusion paroissiaux on adjoint bon nombre de « relais institutionnels – hôpitaux, écoles, maisons d'arrêts » (89), censés fournir à un public captif, parfois littéralement, des exemples de comportement et une

certaine « culture » soigneusement choisie. Les soi-disant « bons livres » sont toutefois considérés par ceux-là mêmes qui les fabriquent et les distribuent des outils dont on se passerait volontiers. Ils servent de médicament que l'on concède avec beaucoup de méfiance aux pauvres hères « atteints par la fièvre de la lecture », et les bibliothèques sont apparentées à des « pharmacies où seront préparés et gratuitement distribués les remèdes curables aux maladies morales qui tuent les âmes. » (95) Se met en place alors un rapport hiérarchique rigide entre le curé-bibliothécaire-médecin et le lecteur-malade. Le prêt se fait selon des normes strictes réfléchissant un système de classe naturalisé, « suivant l'âge, le sexe, le degré d'instruction, la classe sociale, le rapport à la religion. » (99) Le but n'est au fond même pas tant celui avoué, de proposer par des fictions homogénéisées et doucereuses des modèles de comportement (dont on doute parfois s'ils seront véritablement suivis), que de limiter au maximum l'activité de lecture, contrôlant le nombre d'ouvrages qu'un lecteur peut emprunter, leur genre, et jusqu'au rythme de la lecture et aux moments qui sont consacrés à cette activité pendant la journée. Pour l'église, « un 'bon' lecteur est avant tout un lecteur 'corrigé'. » (116) Pour parvenir à ce but on lui sert des textes hybrides, mélanges de genres, insérant des digressions théologiques ou scientifiques dans des trames fictionnelles fortement stéréotypées qui prêchent la résignation et l'obéissance passive à l'autorité. Les auteurs sont anonymes ou interchangeable, les romans étant souvent réimprimés au fil des ans sous des noms d'auteurs différents. Un « manichéisme proche de la caricature » (131) règne incontesté et des « héros monocordes » (142) se traînent le long du texte en évitant surtout le moindre suspense, car il importe de ne pas donner par le plaisir l'envie de lire plus, mais de forcer à lire peu et lentement. Malgré leur qualité la plupart du temps navrante, les romans catholiques connaissent une très longue histoire de réimpressions et occupent une place prépondérante dans les catalogues des maisons d'éditions proches de l'Eglise. C'est que le succès extraordinaire des romanciers parmi les classes populaires ne peut être ignoré et que ce « contre-poison » s'impose de lui-même aux pasteurs d'âmes, bien conscients cependant de « toute l'ambiguïté de la position de l'institution des oeuvres des bons livres, prise entre un message radical dénonçant le roman et l'utilisation sur le terrain de cette même arme. » (111)

Par ce livre soigneusement documenté, simplement et logiquement construit, et écrit en un style aussi clair qu'agréable, Loïc Artiaga a fait un travail dont on doit lui savoir gré et a aidé à jeter un peu de lumière sur tout un volet important de l'histoire de l'édition française au XIXe siècle, jusqu'ici largement sous-estimé ou ignoré et cependant important pour l'étude des rapports du peuple, et du pouvoir, à la naissante littérature de masse.